

POLITIQUE, LITTÉRATURE, SCIENCES, INDUSTRIE, COMMERCE.

L'ÉCHO SAUMUROIS

BUREAU: PLACE DU MARCHÉ-NOIR.

JOURNAL D'ANNONCES JUDICIAIRES, INSERTIONS LÉGALES ET AVIS DIVERS.

PRIX DES ABONNEMENTS :

Un an, Saumur. . . 18 fr. » c. Poste, 24 fr. » c.
Six mois, — . . . 10 » — 13 »
Trois mois, — . . . 5 25 — 7 50

L'abonnement continue jusqu'à réception d'un avis contraire. — Les abonnements demandés, acceptés ou continués, sans indication de temps ou de termes seront comptés de droit pour une année. — L'abonnement doit être payé d'avance. — Les abonnements de trois mois pourront être payés en timbres-poste de 20 cent., envoyés dans une lettre affranchie.

Gare de Saumur (Service d'été, 9 mai).

DÉPARTS DE SAUMUR VERS NANTES.

3 heures 09 minutes du matin, Poste.
6 — 45 — (pour Angers seulement) Omn.
9 — 02 — — Omnibus.
1 — 33 — — soir, Omnibus.
— — — — Express.
7 — 22 — — Omnibus.

DÉPARTS DE SAUMUR VERS PARIS.

heures minutes du matin, Mixte.
8 — 20 — — Omnibus.
— — — — Express.
12 — 38 — — Omnibus.
4 — 44 — — soir, Omnibus.
10 — 30 — — Poste.
Le train d'Angers, qui s'arrête à Saumur, arrive à 6 h. 43 s.

PRIX DES INSERTIONS :

Dans les annonces 20 c. la ligne.
Dans les réclames 30 —
Dans les faits divers 50 —
Dans toute autre partie du journal. 75 —

RÉSERVES SONT FAITES :
Du droit de refuser la publication des insertions reçues et même payées, sauf restitution dans ce dernier cas;
Et du droit de modifier la rédaction des annonces.

ON S'ABONNE A SAUMUR,
Au BUREAU DU JOURNAL, place du Marché-Noir, et
chez MM. GRASSET, JAVAUD et MILON, libraires.

Chronique Politique.

DÉPÊCHE TÉLÉGRAPHIQUE.

Intérieur à Préfets et Sous-Préfets.

Bordeaux, 20 janvier, 5 h. 15 s.

Hier, la 1^{re} armée prussienne a livré autour de St-Quentin une bataille acharnée à l'armée du Nord; nos troupes ont admirablement tenu et ont maintenu leurs lignes jusqu'à la nuit; mais le général en chef, à cause de la fatigue des hommes et pour éviter à la ville un bombardement inutile, a dirigé dans la nuit ses troupes sur des positions en arrière de St-Quentin. Nous avons fait des pertes sérieuses; mais celles de l'ennemi paraissent plus considérables.

Les dépêches des généraux Chanzy et Bourbaki ne signalent aucun incident notable.

Le ballon *la Poste*, parti de Paris le 18 à 4 heures du matin, est tombé en Hollande.

Rien de nouveau à Paris.

Le bombardement continue; quelques dégâts matériels, mais très-peu de morts; moral excellent.

L'OCCUPATION DU MANS PAR LES PRUSSIENS.

Nous trouvons dans le *Journal d'Ille-et-Vilaine* la narration suivante de quelques-uns des derniers épisodes qui ont précédé ou accompagné l'occupation du Mans par l'armée prussienne.

Elle ne sera pas lue sans un poignant intérêt :

« Le 11 janvier au soir, écrit un habitant d'une commune voisine du chef-lieu de la Sarthe, la confiance générale des habitants du Mans dans l'issue favorable de la bataille n'était nullement ébranlée par l'arrivée de quelques fuyards, cet accessoire naturel des armées nombreuses et peu habituées à la discipline militaire.

« Beaucoup de personnes, même étrangères à la ville, avaient pu s'approcher assez près de nos positions.

« Quelques-unes mêmes s'étaient trouvées à si peu de distance du lieu de la lutte qu'elles entendaient les cris des Prussiens quand nos soldats les chargeaient à la baïonnette.

« Nos blessés que l'on ramenait faisaient, pendant toute la journée, espérer un résultat favorable.

« Qui aurait pu soupçonner après cela que le lendemain matin de graves événements se préparaient ?

« Cependant, certains symptômes me faisaient croire qu'il devait se passer quelque chose.

« Je pris donc une voiture, ce qui n'est pas facile à trouver même à grand prix d'argent, — car pour une course de 4 ou 5 lieues on ne demandait pas moins de 30 à 50 fr.

« J'arrivai au Mans le 12, avant midi.

« Une partie de l'armée était déjà repliée et effectuait sa retraite en bon ordre.

« La population, abattue, effarée, témoignait éloquentement par son attitude les sentiments d'anxiété qu'elle éprouvait.

« Au loin on entendait le canon. Il semblait

que cette bataille d'artillerie avait lieu dans une nouvelle direction.

« Les Prussiens, pendant la nuit précédente, avaient donc fait, suivant leur système, une marche précipitée sur un point où ils n'étaient pas attendus. Peut-être leur était-il arrivé de nouveaux renforts, et conséquemment les combinaisons stratégiques de nos généraux n'avaient-elles pu être poursuivies.

« Je pris le parti d'aller visiter des points que j'avais déjà reconnus les jours précédents, en avant du faubourg de Pontlieue.

« C'était avec angoisse que je regardais des gendarmes, aidés de gardes nationaux, tenter inutilement de rallier les foyards. . . .

« Le canon grondait toujours, en se rapprochant. Mais dans la vallée, où je me trouvais, rien ne pouvait m'indiquer de quel côté était dirigé le feu de l'ennemi.

« A droite, j'entendais la fusillade; c'était du côté de la route du Mans à Tours.

« J'avance. — A 600 mètres environ, en avant de Pontlieue, je reconnais les chevaux, que j'avais vus quelques jours auparavant, morts de froid, estropiés ou tombés d'épuisement.

« Dans les fossés où ils gisaient, ces pauvres animaux étaient en partie recouverts par la neige.

« Sur tous les chemins c'était le même spectacle; quoi d'étonnant, quand on réfléchit que pour une armée de 100,000 hommes, il faut une énorme quantité de voitures ? C'était déjà un triste spectacle.

« Un peu plus loin, je rencontre un pauvre cultivateur avec sa femme et ses deux enfants. Il conduisait une voiture à un cheval, derrière laquelle suivait, attachée, une vache. A l'exemple de bien d'autres gens de la campagne qui avaient cherché au Mans un refuge, ce malheureux ramenait dans sa charrette un maigre mobilier, quelques hardes, des légumes et jusqu'à un sac de braise. . . . Les enfants, l'un dans les bras de sa mère, pleuraient ! J'avais le cœur navré.

« Je les priai de s'arrêter un instant, car je cherchais à me renseigner. . . . Leur consternation était extrême; ils ne parlaient, ni le mari ni la femme: ils balbutiaient; c'est à peine s'ils avaient la force d'articuler quelques mots.

« — Avez-vous vu l'ennemi ? leur demandai-je.

« Pour toute réponse, l'homme fit un signe en détournant la tête. — Je compris.

« — En est-il tombé beaucoup de votre côté ?

« Oh ! par tas ! dit le malheureux. Et sa femme ajouta :

« — Sur le chemin des prés, il était impossible de passer sans marcher sur les cadavres prussiens.

« Il était en ce moment une heure environ. Le bruit de la canonnade se rapprochait toujours. Je voulais aller plus loin. Tout-à-coup un obus éclate à ma droite, à 500 mètres environ du point où je me trouvais. Près d'un bois de sapins, je m'arrêtai. Un autre obus tombe encore dans la même direction, mais celui-là ne produit pas d'explosion; il reste dans un fossé rempli de neige. Pendant que je

cherchais en marchant à travers champs à aborder une hauteur située à ma gauche, les projectiles tombaient toujours à ma droite.

« Je me croyais donc à l'abri. Au milieu des arbres, quelques obus apparaissaient bien de temps à autre, dirigés toujours sur la vallée. Heureusement, ils ne pouvaient faire de mal, car il n'y avait là que quelques rares curieux qui suivaient des yeux les effets des projectiles; on n'apercevait point cependant les batteries ennemies. Vers deux heures, à 400 mètres derrière moi, éclate un obus au pied d'un mur de jardin. Evidemment le tir avait été rectifié et les projectiles prussiens étaient lancés sur Pontlieue.

« Tout se ferme alors dans le faubourg, qui reste silencieux et désert. Je rentre en hâte au Mans. Des obus tombent derrière la caserne de la Mission et jusque dans l'intérieur du Mans. La panique devient en un instant générale; il était deux heures et demie, et l'on n'apercevait plus aux environs de la gare aucun fuyard.

« Voyant cela, j'allai me poster sur la hauteur du boulevard, que les projectiles ne semblaient pas devoir atteindre. De cet endroit on voyait partir les derniers trains de voyageurs et de matériel qui sortaient de la gare du Mans. Il en restait un encore, et il était en marche, et même il était lancé à grande vitesse, quand un obus tombe sur l'avant-dernière voiture. Quand l'explosion se produisit dans l'intérieur, j'entendis comme un coup de tonnerre, les vitres des portières volaient en éclats, et, à travers une fumée épaisse, j'aperçus un coussin lancé violemment au dehors. Le train continua sa marche et l'on ne connut sans doute qu'à la station suivante cet accident, qui n'a causé d'ailleurs qu'un dégât matériel; les voitures étaient vides. . . .

« Le canon et la fusillade se faisaient entendre encore, mais dans une nouvelle direction. . . . Quelles tranges j'éprouvais ! . . .

« De l'observatoire naturel où j'étais placé, j'aperçois quelques instants plus tard, du côté du boulevard qui conduit à Pontlieue, une foule de gens effarés et fuyant en désordre; derrière eux, lancé au grand galop, un détachement de cavalerie prussienne, le pistolet à la main, et menaçant de faire feu à droite et à gauche au moindre mouvement hostile. . . . Ce n'était pas tout. L'artillerie suivait, également au galop, et se mettait en batterie pour enfilier le boulevard et protéger l'arrivée de nouvelles troupes.

« J'en vis passer un grand nombre de ces Allemands aux casques enfumés ou bien rehaussés d'argent et brillants de dorures, tous plus ou moins bien équipés, mais munis d'armes soignées. De jeunes et fluets officiers donnaient des ordres aux soldats d'un ton hautain et bref, et les mouvements commandés étaient exécutés avec la plus grande précision. . . .

« Pendant que quelques personnes qui avaient cherché à quitter la ville par le chemin de fer, s'en retournaient désappointées et tremblantes, j'allai retrouver ma voiture et m'en retournai, bien affligé, vers ma demeure.

« Quelle nuit triste et agitée !

« Le lendemain, le 13, je voulus dès le matin chercher à rentrer au Mans. Cela n'était plus possible.

« A cinq kilomètres de la ville, vers laquelle je m'étais dirigé par un chemin de traverse, je descends de voiture.

« Des paysans que je rencontre m'informent qu'ils viennent de recevoir la visite de trois uhlands qui leur avaient demandé où était l'armée de l'Ouest. En même temps, à environ un kilomètre de là, je vis passer un détachement de cavaliers qui paraissaient être des cuirassiers blancs et marchaient en reconnaissance à la suite des uhlands.

« Décidément, il n'était plus possible de pousser plus loin l'aventure; les Prussiens étaient bien maîtres du Mans.

« La population de la ville, ajouterai-je, a dû être surprise; un très-petit nombre de personnes a pu en sortir avant l'arrivée de l'ennemi.

« Quelques-unes ont fui par la route d'Alençon et se sont jetées ensuite vers celle de Laval et le chemin de fer qu'elles ont suivi à pied.

« L'infanterie prussienne est entrée vers quatre heures sur la place des Halles.

« La garde nationale avait dû déposer ses fusils à l'Hôtel-de-Ville.

« La désolation était immense: la résistance inutile.

« De nombreuses voitures de provisions avec leurs chevaux, réquisitionnés pour le service de l'armée, n'ont pu être évacuées à temps et sont tombées au pouvoir de l'ennemi.

« Les soldats allemands obligeaient tous les conducteurs à rester près de leurs voitures.

« Quelques-uns ont pu cependant s'échapper, non sans avoir été maltraités et en abandonnant tout, bien heureux encore de n'être pas restés entre les mains de l'ennemi. . . .

« Avant-hier les avant-postes prussiens étaient signalés aux alentours du camp de Conlie.

« Le camp avait été évacué préalablement.

« Quelques coups de fusils ont été tirés entre nos soldats et les ennemis.

« Hier, des reconnaissances prussiennes s'étaient avancées en avant de Conlie. »

BATAILLE DE SILLÉ-LE-GUILLEAUME.

Nous lisons dans l'*Avenir* de Rennes sous la date de mardi dernier :

Les Prussiens, après s'être emparés du Mans, n'ont pas tardé à poursuivre une portion de l'armée du général Chanzy, qui avait pris de nouvelles positions à Sillé-le-Guilleaume.

L'action a eu lieu avant-hier, dimanche.

Comme au Mans, nos troupes se sont fort bien battues et ont eu l'avantage durant presque toute la journée, c'est-à-dire jusqu'à six heures du soir.

Alors seulement, l'ennemi profita de l'obscurité pour opérer un de ces mouvements de concentration que nous n'avons point encore appris à déjouer, à refouler ou à imiter, et tomba soudain sur notre centre, sans tirer, dit-on, un coup de fusil.

Nos troupes, se croyant coupées, expression qu'on fait trop souvent retentir aux oreilles du soldat, se déconcertèrent et se débandèrent. On a parlé d'une déroute. Nous faisons à cet égard toute réserve.

Evron. — De Sillé-le-Guillaume, les Prussiens s'avancèrent sur Evron, qu'ils avaient occupé hier soir.

LAVAL.

Nous lisons encore dans la même feuille :

Le bruit d'une attaque de Laval s'est aussi répandu hier dans la ville de Rennes. D'après les renseignements qui nous ont été transmis, la nouvelle était prématurée; mais on peut croire cependant que l'ennemi se porte dans cette direction. Nos ingénieurs ont miné cette nuit, nous assure-t-on, le beau viaduc de Laval, dans le cas où il faudrait le sacrifier à la défense de Laval. Que d'affreux malheurs! Quelles épouvantables destructions! Que de malédictions la guerre doit nourrir dans le cœur des peuples!

On nous dit encore que des troupes du général Chanzy sont en avant de la ville pour arrêter les Prussiens. Y réussiront-elles? Nous le désirons vivement, car, Laval occupé, l'ennemi ne s'arrêterait pas là.

LE PRINCE DE JOINVILLE.

Nous lisons dans l'Union Malouine :

« Le Phare de la Loire annonçait, il y a peu de jours, que le prince de Joinville venait de s'embarquer à Saint-Malo pour l'Angleterre.

» Cette nouvelle était parfaitement exacte.

» Nous avons eu la bonne fortune d'obtenir des renseignements certains, précis, sur le séjour que le prince de Joinville vient de faire en France.

« Nous les tenons d'un voyageur étranger, auquel Son Altesse Royale s'est confiée, et qui se trouvait à bord du steamer britannique remportant le prince sur la terre d'exil.

» Le prince de Joinville suivait nos armées depuis le 5 septembre, et, dans ces derniers temps, il était, sous un nom supposé, attaché, à l'armée de la Loire comme simple capitaine dans le corps des marins.

» La présence du prince de Joinville dans l'armée française a été signalée au Mans, et c'est à Son Altesse Royale que le journal l'Union démocratique faisait allusion, il y a quelque temps, lorsqu'elle annonçait qu'une arrestation mystérieuse d'une haute personne avait été opérée dans cette ville.

» C'est par un conseiller de préfecture du chef-lieu de la Sarthe que le fils de l'ancien roi des Français était accompagné lorsqu'il est arrivé pour s'embarquer à Saint-Malo.

» Une émotion indescriptible s'est emparée du prince de Joinville lorsqu'il a revu ces rivages où, il y a trente et quelques années, il fut reçu avec des démonstrations de sympathie si chaleureuses, si sincères, par nos populations maritimes, au milieu desquelles son nom est demeuré populaire, malgré les vicissitudes politiques qui se sont produites et les longues années écoulées.

» Le prince de Joinville a passé cette fois presque inaperçu à Saint-Malo.

» Après avoir déjeuné à l'hôtel de l'Univers, place de Châteaubriand, il dut prendre passage à bord du paquebot anglais, sous les yeux de l'autorité républicaine, qui, nous devons lui rendre cette justice, a fait preuve de beau-

coup d'égards, de convenance, nous dirions presque de déférence pour Son Altesse Royale, dont la tenue ferme, digne et patriotique, eût du reste imposé le respect aux hommes les plus prévenus contre les princes passés, présents et futurs.

» Ce prince, d'ailleurs, n'est point un prétendant et ne devait porter que peu d'ombrage à M. Gambetta, qui paraît avoir donné l'ordre de l'expulser de France.

» La France! ah! c'était pour la servir que le prince de Joinville y était un instant revenu.

» Il eût voulu mourir pour elle en combattant les Prussiens! Aussi quels regrets ont été les siens lorsqu'il a fallu la quitter encore une fois, à cette heure surtout où les uhlands du roi Guillaume la percent de leurs lances, à cette heure où le canon des nouveaux Vandales fait tomber une pluie de fer et de feu sur Saint-Sulpice, sur le Panthéon, sur le Val-de-Grâce, sur la Pitié!

» Enfin, l'heure de l'adieu a sonné pour le prince exilé! Il faut abandonner encore une fois cette chère et malheureuse France qu'il aime tant!

« Ah! nous dit l'obligeant voyageur dont nous transcrivons ici simplement les impressions, ah! si vous aviez vu comme moi le visage de ce noble fils de l'antique maison de Bourbon, lorsque la ville et les rochers de Saint-Malo se sont effacés à l'horizon, si vous aviez vu couler ses larmes patriotiques, si vous eussiez aussi pleuré, comme je l'ai fait moi-même. C'est en présence de telles scènes que l'on comprend toutes les douleurs de l'exil. »

Le style pathétique de notre confrère ne donnera le change à personne sur le but qu'il s'est proposé.

VISITE

Au cinquième bataillon des mobiles de Maine-et-Loire.

(Suite.)

La nuit était venue. Le spectacle qui s'offrait à nos yeux était saisissant. Sur plusieurs kilomètres de longueur, à droite et à gauche d'une route sinueuse et accidentée, au milieu d'artillerie, d'infanterie et de cavalerie, suivis des voitures et des convois accompagnant toujours une armée en marche, nous voyions des groupes d'hommes noirs ayant presque tous des capuchons attachés autour du cou et se chauffant auprès des feux dont les flammes s'élevaient à deux mètres. Nous pûmes sans trop de peine retrouver enfin notre cher 5^e bataillon. Il était six heures et demie. Il y avait juste huit jours que nous avions quitté Angers, et depuis cette époque, il ne s'était pas écoulé une heure sans que toutes nos aspirations, tous nos désirs, n'aient tendu vers ce but.

A ce moment, de bien douce joie, nos ennemis s'étaient envolés, nos fatigues avaient disparu, et nous retrouvions de nouvelles forces pour arriver au campement que nous devions occuper. Inutile de vous dire quel accueil nous fut fait, et combien les serremments de mains furent excessifs. Nous apportions, au milieu de la plus rude campagne, des nouvelles, des lettres de personnes aimées, de femmes et d'enfants, et nous représentions à cette heure ce qu'il y a de meilleur au monde, la famille.

Il ne fallait faire attendre personne. Il était impossible de prévoir l'avenir, On disait que le lendemain on devait attaquer les Prussiens et les Badois de Werder. Aussi se hâta-t-on de

faire la distribution des lettres qui, toutes préparées compagnie par compagnie, furent données aux sergents de service. Un instant après chacun lisait à la lumière des feux les nouvelles du pays, et, comme par enchantement, un religieux silence avait succédé au tumulte du campement. Nous recueillions déjà, Monseigneur, la récompense de nos fatigues. Quelques instants après, quelques coups stridents de clairons annonçaient le départ. Il fallait mettre sac au dos et partir pour Vandelle, Mézières, villages qui avaient été assignés comme cantonnements à la brigade.

Nous nous mettons en route, la neige avait recommencé à tomber, un vent glacial nous fouettait le visage, mais nous étions réunis et nous ne songions pas à nous plaindre. A 9 heures, nous arrivions; à 10 heures, dans une excellente pensée, M. le commandant de Bernard, faisant fonctions de colonel, réunissait dans la grande salle d'un château la plupart des officiers du bataillon, et nous dinions ensemble, portant quelques toasts à nos familles, à l'Anjou, au succès de la guerre.

La journée, Monseigneur, avait été rude pour tous; chacun de nous, malgré le plaisir de se revoir, était exténué; il fallait partir le lendemain à 7 heures, il était nécessaire de rechercher un peu de repos; à 11 heures nous nous séparâmes.

Le lendemain matin, 6 janvier, nous procédions, avec l'aide de tous les capitaines, à la distribution en argent et à celle des effets envoyés directement par les familles et qui avaient été emballés, compagnie par compagnie. Nous faisons ensuite 7 lots des deux énormes caisses de lainages, chemises, gilets, ceintures, caleçons, offerts par le Comité des dames.

Nous invitions en même temps chaque mobile à écrire à sa famille aussitôt qu'il aurait un instant libre, car en semblables circonstances il est difficile de pouvoir compter sur l'avenir. En effet, à 7 heures, nous recevions l'ordre de marcher en avant et nous partions.

Une heure après, nous entendions le canon dans la direction de Vesoul, et nous recevions l'ordre de faire halte pour attendre des ordres nouveaux. Immédiatement on fit mettre sacs à terre, allumer quelques feux, et, pendant qu'on faisait chauffer le café, chacun s'arrangea pour pouvoir écrire.

C'était un bien touchant spectacle de voir tous ces pauvres enfants, assis sur les tas de pierres de la route, accroupis près du feu, et écrivant à leurs familles, par un vent glacial et par une neige si abondante qu'elle nous empêchait de voir à quelques mètres de nous. Nous allions successivement dans chaque compagnie distribuer du papier, des enveloppes, des crayons à ceux qui pouvaient en manquer.

Quelques heures après nous recevions l'ordre de marcher dans la direction de Vesoul, au bruit du canon. (La fin au prochain n°.)

Pour les articles non signés : P. GODET.

Chronique Locale et de l'Ouest.

Maire de Langeais à Sous-Préfet de Saumur.

Langeais, 20 janvier, 5 h. 15 s.

Les éclaireurs prussiens arrivent à Cinq-Mars et sont présumés une trentaine de uhlands. Le chef de gare enlève son appareil après la présente dépêche passée.

Langeais, 21 janvier, 2 h. 53 soir.

Hier soir, 17 uhlands sont venus à la gare Cinq-Mars. Après avoir demandé s'il y avait des troupes, 2 sont entrés dans le bourg, les autres ont occupé les fils du télégraphe; tous ont repassé le pont de la Loire, retournant vers Tours.

Ce matin, 7 uhlands sont revenus et se dirigés à fond de train dans la direction de May.

Nous sommes privés de toutes communications. — Prière de nous envoyer de suite nouvelles succinctes des derniers faits de guerre.

Un nouveau deuil vient encore d'affliger honorable famille de notre pays.

Le fils de M. le vicomte de la Fregeolière, jeune homme de 22 ans, récemment promu grade de lieutenant de vaisseau, a été fratricidement tué sous les murs de Bapaume.

Le jeune de la Fregeolière avait montré plus grande bravoure depuis le commencement de la guerre qui nous désole.

On lit dans la Démocratie de l'Ouest :

« Par ordre du sous-gouverneur de la Loire de France, la succursale d'Angers a transporté ses valeurs à Rennes, en passant par Nantes. »

Il nous semble qu'il eût été plus sage et plus sûr de passer la Loire. L'ordre donné par M. le sous-gouverneur de la Banque de France ne nous paraît pas avoir été inspiré par une connaissance parfaite de la situation.

On lit dans le Journal d'Ille-et-Vilaine :

« M. de Charette est arrivé à Rennes, brave citoyen, échappé à l'ennemi, va réorganiser ici ses redoutables soldats. »

» On prétend que M. Thiers était hier à Rennes. »

Pour chronique locale : P. GODET.

AIDE A LA DÉFENSE NATIONALE.

San-Sébastien (Espagne), 13, Plaza de Constitucion. Succursale à Bordeaux, 16, Montesquieu.

Prenez tous mon adresse !!!

REVOLVERS

ET COUTEAUX-PROTECTEURS, CARTOUCHES EN QUANTITÉ A 20 FR. LE

Entrepositaire français d'une manufacture d'armes d'Espagne, afin de venir en aide à nos compatriotes, je m'engage à expédier, de suite, à tous ceux qui en feront la demande :

Un beau et solide Revolver à 6 coups, éprouvé, avec un Couteau-Protecteur, franco de port et d'emballage,

Contre un mandat sur la poste de la somme de :

1^o 27 fr. pour Revolver calibre 7 millimètres

2^o 28 fr. — — 9 —

3^o 29 fr. — — 12 —

Le Couteau-Protecteur, gratis, quoiqu'il pèse 6 fr.

Joindre les Mandats aux demandes, et adresser franco, pour accélérer et recevoir dans les 48 heures, à la Succursale à Bordeaux, rue Montesquieu, à M. Jules MARTIN, entrepositaire d'armes.

Nota. — Vu l'immense quantité de demandes, il ne peut être fait aucun dépôt, ni aucune expédition qu'aux conditions ci-dessus.

Joindre aux Mandats la somme pour laquelle on désire des Cartouches, car aucune n'est comprise dans les prix indiqués.

P. GODET, propriétaire-gérant.

On demande une apprentie pour les modes et la lingerie.

S'adresser au bureau du Journal.

FABRIQUE D'ENCRE

de PASQUIER, pharmacien, rue du Marché-Noir, Saumur.

Cette encre est inaltérable et n'oxyde pas les plumes métalliques.

DURAND

Armurier à Saumur,

Informe sa clientèle qu'il vient de recevoir de fabrique une grande quantité de Chassepots, revolvers et cartouches de tout calibre.

Le tout à très-bon compte.

Rue d'Orléans, à Saumur.

MAISON BIDIER-CHAMPNEUF, FERBLANTIER-LAMPISTE.

M^{me} V. BIDIER-CHAMPNEUF a l'honneur d'informer sa clientèle qu'elle continue, comme par le passé, sa maison de ferblanterie et de lampisterie. AU MAGASIN elle tiendra toujours les mêmes articles; — et, pour les travaux de bâtisse et fumisterie, un ouvrier actif et intelligent, qu'elle occupe depuis longues années, sera chargé de l'exécution des commandes.

Saumur, P. GODET, imprimeur.

Médaille d'argent à l'Exposition universelle de 1867
Médailles aux Expositions universelles de 1855 et 1862.

BANDAGES HERNIAIRES

DE MM. WICKHAM FRÈRES, CHIRURGIENS-HERNIAIRES, RUE DE LA BANQUE, 16, A PARIS.

Seul dépôt à Saumur, chez M. Lardeux, coutelier-bandagiste, rue Saint-Jean.

Ces Bandages sont à ressorts élastiques et à vis de pression ou d'inclinaison, sans sous-cuisses, et ne fatiguent point les hanches. — M. LARDEUX se charge de choisir et d'appliquer le Bandage le plus convenable à chaque hernie; toutes les personnes qui en font usage éprouvent un soulagement réel, et leur efficacité tend à faciliter une guérison complète.

PRIX MODÉRÉS.